



Jean-Baptiste HUMBERT o.p.

Gaza dans ses remparts : la Vieille Gaza, Maiuma, Anthèdon

La défense, le prestige et le droit

Conférence tenue dans le cadre du Colloque « La ville dans le
monde arabe »

Sakaka (Arabie Saoudite), décembre 2005

École biblique et archéologique française de Jérusalem

Gaza est plus qu'une ville. Gaza se confond avec le pays de la Philistie, territoire aux confins du Levant sud, ouvert à l'Égypte. Gaza n'est pas encore égyptien et n'est plus vraiment la Palestine. Il fut pendant plus de 1500 ans le débouché de la route terrestre qui, traversant l'Arabie, touchait à l'océan Indien. Son commerce lui fut donc source d'une grande prospérité. La ville de Gaza fut la première de Palestine nommée dans l'histoire, dans les archives égyptiennes du Bronze récent ; elle fut la première ville de Palestine à battre monnaie. Elle eut au ^{vi}^e s. ap. J.-C. son école de rhétorique dont la réputation allait jusqu'à Athènes. Les origines de son commerce sont anciennes. Le Wadi Ghazzah était, jusqu'à il y a peu, un ruisseau pérenne et le cabotage égyptien devait y faire relâche pour son eau douce et ses produits frais. Peu de doute que c'est de là, qu'à haute époque était embarqué le bitume apporté par caravane depuis la mer Morte. L'Égypte en était grand consommateur pour les momifications. Le commerce du bitume a fait la percée de l'arrière-pays vers la mer. Les travaux franco-palestiniens à Tell Sakan, au débouché du Wadi Ghazzah ont montré que l'urbanisation à la fin du 4^e millénaire avait été faite sous impulsion de l'Égypte pré-dynastique, attirée par le blé et le vignoble de Gaza¹.

La vocation maritime de la Bande de Gaza lui vint de sa position géographique : elle est au rivage méditerranéen le port le plus proche de l'Arabie profonde et, à ce titre, elle fut longtemps la porte de l'Arabie sur la Méditerranée. Un corridor la rattachait donc à l'Arabie, qui allait d'abord jusqu'à Pétra. Les Nabatéens eurent leur concession dans les ports de Gaza. La poterie peinte, nabatéenne y est bien attestée dans les niveaux archéologiques au tournant de l'ère, alors qu'elle manque dans les fouilles d'Ascalon. Ascalon, grand site archéologique à 15 km au nord de Gaza, n'aurait pas bénéficié du débouché arabe. Gaza semble avoir joui d'une forte autonomie économique et administrative. Le Pseudo-Skylax ne la mentionne pas dans la liste des villes côtières de la Phénicie, laissant entendre une indépendance politique hors du contrôle phénicien. Le corridor qui rejoint la Nabatène est arabe parce qu'il est le dernier tronçon de la route des épices et de l'encens, tracée dès le Bronze récent. Gaza fut et est restée dans la mouvance du Sud. Les nomades qui tiennent le nord du désert du Nejed sont les tribus organisées de Qedar qui ont pu tenir un rôle dans le dernier chaînon de la caravane partie de l'Hadramawt. Le « roi des Arabes » auquel Cambyse fait appel pour faciliter son passage vers l'Égypte, n'est pas le roi de Gaza mais le chef des nomades². Ce qui n'empêche pas que des Qédarites se soient établis en ville, puis aient rempli des fonctions de premier plan et même, à certain moment, tenir les rênes de l'économie. Pétra n'a-t-elle pas été aussi créée par des Nabatéens, d'abord nomades commerçants ? Pétra était un carrefour : on en partait soit vers la Syrie soit vers Gaza. Pétra était l'étape où se distribuaient les marchandises et les Édomites puis les Nabatéens s'étaient enrichis de ce partage. Pétra fut le magasin et Gaza fut la boutique.

¹ Pierre de Miroschedji et Mohammad M. Sadeq, « Gaza et l'Égypte de l'époque pré-dynastique à l'ancien empire : premiers résultats des fouilles de Tell es-Sakan », *Bulletin de la société française d'égyptologie*, 152, 2001, p. 28-52

² Selon Hérodote, *Histoires* 3,5.

Nous n'oublions pas que le dossier arabe de Gaza possède son symétrique « Peuples de la Mer », avec l'argument philistin. L'épisode n'a pas inauguré le marché avec la Méditerranée. Il a plus été l'avatar d'un échange réussi ou d'un métissage avec les îles grecques qu'une migration organisée comme les historiens du xix^e s. l'ont cru. Des éléments helléniques avaient toujours été présents sur la côte sans jamais infléchir le caractère sémitique du fonds cananéen. Ce que l'on sait du panthéon local le prouve³. Ce qui fait, pour l'historien moderne, le dossier philistin n'est que l'expression d'une ouverture réussie sur la mer puisque Gaza a été décrite comme le port de l'Arabie. Le paradoxe surgit quand on considère que la morphologie de la côte n'est guère favorable à la navigation : sur 40 km de littoral, la mer manque de fond et l'abondance des plages est encombré de bancs rocheux, vestiges de plages fossiles. Aussi, malgré certaines références d'auteurs qui se sont intéressés à la question, il n'est guère possible de repérer sur la côte de Gaza un port avec des quais avancés. Les hauts-fonds ont empêché les navires qui apportaient de Tyr les machines du siège d'Alexandre⁴. À haute époque, seuls des bateaux à fond plat qui savaient éviter les hauts-fonds s'échouaient sur la plage. Les lourds navires de l'époque romaine n'en approchaient pas à moins de 300 m : les chargement et déchargement devaient être effectués par des intermédiaires. Il est vrai que quelques vestiges de puissantes maçonneries ensablées dans le désordre pourraient avoir été ce qui reste de quais ; de par la nature des mortiers, ils ne sont pas antérieurs à l'investissement romain. Ils peuvent être dans quelques cas des pans de remparts écroulés sur la plage. Il en ressort qu'il est probablement vain de chercher au long du rivage un port construit. Que les barques puissent accoster partout, explique le nombre des sites côtiers et que deux villes à vocation maritime aient grandi à se toucher, Anthèdon et Maïüma, comme nous le verrons plus loin. Les activités portuaires de Gaza étaient dispersées le long de la mer. Le manque d'installations spécifiques, repérables, explique éventuellement qu'avant la période hellénistique, commerçants et marins n'employaient pas de noms précis à propos des débarcadères ; ils parlaient du « Port des Gaziotes », formule vague, comme Diodore de Sicile, Ptolémée, Strabon⁵. L'activité portuaire, seule utile, primait sur la topographie⁶.

La géographie de la bande de Gaza est simple. Elle est bordée tout du long du littoral par un cordon de dunes en mouvement. Cependant, les régions nord et sud, séparées par le Wadi Ghazzah, sont différentes. Au sud, les terres sont plates et la transition avec la zone steppique s'opère avec l'affaiblissement progressif des pluies. Au nord, abrité par les dunes littorales, s'allonge un ruban de terres cultivables. Un autre cordon de hautes dunes fossiles ferme l'horizon à l'est. Dans cette vallée se succèdent les parcelles de l'oasis qui forment un domaine agricole de qualité. Le ter-

3 Le dieu traditionnel de Gaza est Dagon. L'origine crétoise du Zeus gaziote est une erreur des historiens de l'Antiquité. La forme mal grécisée Marnas, cache une étymologie araméenne, Marna, « notre seigneur ».

4 Arrien, *Hist. Alex.*, II, 25,1.

5 Diodore, xx, 74,§1 ; Ptolémée, v, xvi, Tab. iv ; Strabon, xvi, 2, 30.

6 Xavier Durand, *Des Grecs en Palestine au iii^e s. av. J.-C., le dossier syrien des archives de Zénon de Caunos (261-252)*, Paris, 1997, p. 97-8, 225, etc.

roir était célèbre dans l'Antiquité plus pour ses potagers, ses vergers, surtout son vignoble, que pour ses palmeraies. Le vieux Gaza, le Tell Harubah, avec le Tell al-'Ajjul, distants seulement de 8 km, sont deux gros sites cananéens du Bronze. La prospérité du domaine les a suscités et pour les mêmes raisons. À l'Âge du Fer, Tell Harubah deviendra la capitale des Philistins. La Bande de Gaza a conjugué les vocations agricole et commerçante.

Enfin, Gaza eut une vocation militaire sur laquelle il est inutile de s'étendre : entre Asie et Égypte, elle fut tour à tour glacis stratégique, verrou, forteresse. Le toponyme Ghazzah, gazatu en égyptien, hazzatu en assyrien, a été traduit par Gaza en grec. Il signifie justement forteresse.

L'implantation archéologique de la ville de Gaza ne laisse pas d'étonner. Dans l'Antiquité, elle était constituée de trois villes : la Vieille Gaza, la « grecque » Anthèdon et Maiuma la « Gaza maritime ». Elles furent si proches les unes des autres qu'elles arrivaient à se toucher, mais l'histoire ne les a jamais confondues. Le tell de Gaza a favorisé la naissance de sa façade maritime avec Anthèdon et Maïuma bâties l'une contre l'autre. Elles ont surgi en deux temps. Anthèdon d'abord, au moment où le commerce par mer s'était redéployé dans le bassin oriental de la Méditerranée. Même si les trois villes ont eu partie liée, ne serait-ce que par l'économie dont la région profite, on supposera qu'elles furent tour à tour en dépendance les unes des autres et concurrentes par leur dynamisme et leur démographie. La vieille ville de Gaza fut longtemps enceinte dans ses vieux remparts, quitte à accepter, à époque tardive, la greffe réussie de quartiers hors les murs. En revanche, les deux établissements maritimes pouvaient s'étendre sans contrainte sur les dunes inoccupées ou envahir les jardins. Cela suppose qu'elles n'étaient pas fortifiées. Une telle hypothèse est l'objet de cet article avec quelques conclusions que l'on osera tirer.

La Vieille Gaza, parfois nommée Tell Harubah.

Des trois sites, elle est le plus ancien et le plus massif. C'est là que le pouvoir philistin établit sa capitale. À trois kilomètres et demi en retrait dans les terres, il se distingue encore nettement par un relief qui domine de vingt mètres le paysage urbain. Mal gommé par la ville moderne, le contour du vieux tell cananéen se devine encore sur les photographies aériennes et se dessine sans hésitation sur les plans cadastraux. Le grand tell circulaire atteint 600 m de diamètre et passe pour le site du Bronze le plus étendu de toute la Palestine historique. Aux quatre points cardinaux, les rues modernes accusent une forte déclivité pour passer du sommet du plateau à la plaine. On supposera que l'accumulation des différents systèmes de remparts forme la base circulaire sur laquelle a été édifiée la ville médiévale. Cependant les fouilles archéologiques anglaises, trop courtes, n'en ont rien montré de convaincant. En 1919, dans des arrachements à des fins de construction au pied de la pente du tell, un segment de rempart a été exposé jusqu'à ses fondations ; l'hypothèse d'une porte de ville

a été avancée. Parce que l'appareil est en terre crue, les archéologues de l'époque y ont vu, a priori, une construction égyptienne⁷ ; à l'époque on ne savait pas que Gaza avait toujours construit en brique crue parce que la pierre manque. À l'heure actuelle, au nord de la vieille ville, dans le quartier al-Daraj, un autre arrachement a mis au jour sur une longueur de 20 mètres, une énorme construction en terre crue, encore une fois au pied du tell ; on peut la rattacher à ce qu'ont vu les Anglais en 1919. Une fouille exploratoire a été menée en 1922 sur la pente nord du tell⁸. Elle est aujourd'hui insuffisante pour établir une stratigraphie même schématique du site. Cinq remparts ont été reconnus par les Anglais et nommés selon la couleur de leur matériau : « green », « grey », « red », « brown », « later brown ». Un glacis tapissé de pierres venait buter sur le « brown wall ». Parce que le glacis repose sur des niveaux du Fer tardif, les archéologues anglais ont rationnellement rattaché le rempart correspondant à la période précédente, c'est-à-dire à l'apogée philistin. D'après la coupe dessinée par Phythian-Adams⁹, le glacis est construit par accumulation de couches hétérogènes, en pente. Il rappelle plutôt les glacis du Bronze moyen maintenant bien documentés dans le pays. L'exemple le plus proche en distance est celui d'Ascalon. Les dimensions spectaculaires des défenses du Bronze moyen sont, en Palestine, sans équivalent au cours des périodes postérieures : on doit faire l'hypothèse que le rempart massif du Tell Harubah, muni de son glacis, date des xix^e-xviii^e s. et non de la période philistine.

Les sources historiques attestent que la vieille Gaza a été fortifiée tout au long de la période hellénistique. Alexandre le Grand avait déjà eu besoin de deux mois de siège pour prendre la ville. Les historiens de l'Antiquité en ont décrit les péripéties¹⁰. À cause de la hauteur des murs, puisqu'ils étaient bâtis sur ce que nous croyons être les défenses du Bronze, en 332, Alexandre le Grand amoncela des talus de terre et de sable au sud de la ville pour que les machines de guerre attaquent de niveau. L'importance stratégique de Gaza, clé de l'Égypte, n'échappe pas aux Diadoques qui se la disputent : en 320, Ptolémée l'occupe ; en 314, elle est prise par Antigone ; en 312 Ptolémée l'arrache au Séleucide Démétrius et anéantit son rempart. Le iii^e s. se passe entièrement sous la férule lagide, mais bouleversé par les Guerres Syriennes. La fin du siècle correspond à la conquête séleucide de la Palestine sans que la prospérité de Gaza en soit affectée. Il est vrai que les prétentions romaines à intervenir en Orient commencent à se faire sentir, bien qu'elles étaient encore limitées à l'Asie. D'un autre côté, à partir du milieu du ii^e, l'expansionnisme juif convoite Gaza. Jonathan brûle d'abord ses faubourgs en 144, avant que Simon, en 141, ne prenne qu'une partie du rempart avec une tour, mais sans la détruire. Alexandre Jannée a besoin, en 100-99, d'une année complète de siège pour la prendre, la saccager et massacrer ses habitants. Pompée pacifie la région en 61 et ordonne de refonder la vie urbaine. Pour le calendrier, alors commence l'ère de Gaza. On aura remarqué que les historiens de

⁷ J. Garstang, « The Walls of Gaza », *PEFQst*, 1920, p. 156-7.

⁸ W.J. Phythian-Adams, « Second Report on Soundings at Gaza », *PEFQst*, 1923, p. 18-30

⁹ *id.* p. 27

¹⁰ Arrien, II, xxvi-xxvii ; Quinte-Curce, IV, xxiii à xxvi.

l'Antiquité ne mentionnent que Gaza et l'on ne peut hésiter sur le fait que les batailles et les sièges se passent sous les murs de la Vieille Gaza. L'impression demeure que les villes satellites ou bien n'existent pas ou bien ne comptent pas. Gaza est seule considérée.

Blakhiyah-Anthèdon

Les travaux archéologiques menés sur le site de Blakhiyah depuis dix ans ont montré que l'établissement gréco-romain remontait au dernier tiers du vi^e s., mais qu'il avait une histoire plus ancienne. Blakhiyah est à plus de 3 km (20 stades romains, selon Sozomène¹¹) au nord-ouest de la vieille Gaza et fut en son temps, un site du Fer puissamment fortifié. Blakhiyah a été d'abord un site du Fer et l'on notera plus loin son importance.

Les fragments de coupes ioniennes et les milliers de tessons grecs à vernis noirs et rouges recueillis sur le site, manifestent à l'évidence un lien avec la Grèce continentale et les provinces d'Asie, sans que le contact ait été forcément direct. La gestion du commerce maritime est plus complexe qu'un simple aller et retour entre la Grèce continentale et le débouché du monde arabe. Son établissement est aussi plus ancien. Depuis le xi^e s elle est aux mains des Phéniciens qui contrôlent les échanges et le troc, quitte à se heurter à l'expansion des Grecs. Aux vi^e et v^e s., leur monopole reste ferme dans le polygone Grèce, Chypre, Phénicie, Égypte. La Philistie pèse dans le filet phénicien parce qu'on s'y approvisionne en encens et en épices. Anthèdon est alors, au mieux un *emporium*, un comptoir, c'est-à-dire un marché où les articles et les produits s'entreposent. Reste l'origine du toponyme grec. À haute époque, les comptoirs ont d'abord été tenus par des commerçants phéniciens, implantés dans les ports. Ils ont pu, dans quelques *emporia* de la côte, être supplantés par des négociants grecs, d'abord simples démarcheurs. À cause du nom d'Anthèdon de Palestine, nous supposons que quelques Grecs avaient fait souche en cet endroit. Peut-être venaient-ils de l'Anthèdon qui, sur le canal de l'Euripe était un port actif, réputé¹². Des liens privilégiés ont pu être tissés. Plus tard, le favorable accueil de l'hellénisme par la population locale, aurait fait admettre le nom grec. Pompée l'arracha aux juifs en 60 et ordonna à Gabinius, gouverneur romain de la Syrie, de la reconstruire ; ce qu'il fit à partir de 57 en même temps qu'il restaurait les villes de la région ravagée par les guerres.

11 Sozomène, *Hist. Eccl.* Livre V, ix.

12 L'Anthèdon de l'Euripe vénérât Glaucos, une divinité marine dans Homère; elle avait aussi une solide réputation de piraterie. Une étude documentée : H. Schläger, D.J. Backman, J. Schäfer, « Der Hafen von Anhedon mit Beiträge zur Topographie und Geschichete des Stadt », *Archäologischer Anzeiger*, 1968, Heft 1, p. 21-102.

L'identification avec l'Anthèdon de Palestine ne peut être mise en question¹³. Si le toponyme est grec, on n'en déduira pas qu'elle fut une colonie grecque et nul n'a dit à partir de quel moment elle acquit un statut urbain, enfin jusqu'à quand remonte précisément son nom. Si Anthèdon est citée dans les sources romaines et byzantines, en revanche, les sources grecques sont muettes. La ville est nommée pour la première fois lors du sac d'Alexandre Jannée en 99-100 bc., mais c'est Flavius Josèphe qui écrit au premier siècle de notre ère. Le sac d'Alexandre Jannée, au contraire, laisse entendre que les installations sur la côte n'avaient aucune valeur stratégique puisqu'il les réduisit pour la seule cause de préparer le siège de la Vieille Gaza¹⁴. Elles avaient pu n'être, jusque là, qu'un faubourg marchand, lié à la mer. Faut-il attendre le règne d'Hérode pour apprendre qu'Anthèdon, enfin port des Gaziotes, soit traitée comme une ville et distinguée de Gaza ? Auguste l'avait cédée à Hérode qui avait favorisé son port. Le fait de nommer la ville Agrippias aurait accompagné éventuellement l'acquisition d'un statut urbain. Cependant, avant d'être reconnue comme ville, Anthèdon fut un établissement prospère, capable de supplanter l'autorité de la vieille Gaza. Nous verrons qu'elle fut dotée d'un premier rempart, peut-être ouvrage de Gabinius en 57 ; et d'un second sur un tracé différent que l'on pourrait attribuer à Hérode ; les données historiques ne l'interdisent pas et l'étude de la numismatique tranchera. Quelles pouvaient être alors les conséquences pour la Vieille Gaza ? L'épanouissement marchand des Quartiers Maritimes a pu attirer les institutions civiques et économiques de la Vieille Gaza vers Anthèdon et Maïuma. On expliquerait par là, l'épithète de *deserta* accolée désormais à Gaza, depuis la fin du i^{er} s. av. J.-C.

Le quartier maritime de Maïuma

Maïuma n'a pas fait l'objet de fouilles approfondies. On en sait donc fort peu. On ignore les raisons d'un développement urbain, distinct et aussi proche de l'Anthèdon déjà bien établie. L'étymologie du nom n'a pas trouvé de solution indiscutable ; pourtant le vocable Maïuma pourrait être plus ancien que celui d'Anthèdon. Maïuma est souvent associée dans les textes au nom de Gaza ; on s'en tiendra à la proposition que la formule signifie « le port de Gaza » ou « le quartier maritime de Gaza »¹⁵.

¹³ La position topographique déjà le commande et juste au nord du lieu-dit Blakhiyah (ou encore Liblakhiyah) l'endroit est nommé par les habitants : Tadun ou Tidah où l'on a reconnu une corruption d'Anthèdon : W.J. Phythian-Adams, « Reports on Soundings at Gaza », *PEFQst*, 1923, p. 14-15.

¹⁴ Flavius Josèphe, *Ant.* viii, 357.

¹⁵ Les commentaires l'identifient sans hésitation à Maïuma ; même si les auteurs anciens et les voyageurs modernes, dont Guérin serait le bon exemple, l'ont parfois confondue avec Anthèdon. Dans la liste des villes côtières de sa *Geographia*, Ptolémée au ii^e s. ap. J.-C., ne se trompe pas en faisant se suivre du nord au sud : *Askalôn*, *Anthèdôn* et *Gazaiôn limèn*, Ptolémée, *op. cit.*

L'étymologie peut renvoyer à la racine sémitique *maia*, l'eau, qui conviendrait à sa position littorale : le sens serait simplement celui d'*au bord de l'eau*. Constantin l'a nommée Constantia Neapolis en l'honneur d'un de ses fils et l'on est en droit de supposer que ce n'est qu'à partir de ce moment-là que le « port » acquit le statut de ville ; l'épithète neapolis suppose qu'avant Constantin, elle n'était considérée que comme un quartier. L'installation jusque là n'était mentionnée que sous le vocable banal, de « bord de l'eau » ou du plus populaire « sur mer ». Le vocable Constantia ne s'est pas imposé¹⁶ et les sources byzantines ont continué de l'appeler Maïuma. Ce débarcadère est peut-être né d'activités affranchies de la tutelle d'Anthèdon et développées à ses portes, d'où la proximité des deux agglomérations.

Elle est entièrement recouverte aujourd'hui par le quartier moderne de Rimal. La plus ancienne description est celle de V. Guérin qui voit des tessons répandus sur un kilomètre le long de la mer¹⁷. Maïuma eut aussi son rempart. Les Gaziotes du xix^e s. appelaient le lieu Khirbat as-Sur, « les ruines du rempart », nom que justifient les maçonneries dans la falaise, au haut de la plage, signalées par Guérin. Elles seraient les restes d'un rempart de la mer. La première exploration utile, due à Mackenzie, date de 1911¹⁸. La description du site est plus précise que celle de Guérin. L'explorateur anglais a souci de délimiter le gisement archéologique en suivant les talus qui, selon lui, devaient trahir le tracé du rempart. Il peut avoir raison et son plan schématique en propose une implantation convaincante. Il note que la céramique est byzantine et romaine et dit qu'un tell cananéen y est enfoui. Il est probable que l'explorateur anglais ait tort sur ce point : bien plus tard des fouilles ont été menées par le Service des Antiquités égyptiennes en 1965 puis par l'armée d'occupation, dès 1967 et jusqu'en 1976¹⁹. Le fouilleur, curieusement, n'a touché que des niveaux byzantins, même si le sondage a atteint plus de 4 m de profondeur dans une tranchée. Les investigations après 1967 ont encore mis au jour un segment de rempart, large de 5 m, perpendiculaire à la côte, à plus de 650 m au nord du chantier ouvert, où l'on reconnaîtra la limite nord de Maïuma. Faut-il en déduire que la fondation de la ville n'est pas antérieure à la réorganisation romaine, au mieux à partir du milieu du i^{er} s. av. J.-C. ? Les preuves manquent. Pour nous, la conclusion utile est que Maïuma fut fortifiée à un moment de son histoire.

Les remparts de Blakhiyah-Anthèdon

¹⁶ L'empereur Julien, en 362, annule le nom de Constantia dans la foulée de sa restauration des cultes païens.

¹⁷ Victor Guérin, *Description de la Palestine*, T. 2, *Judée*, Paris 1869, p. 215-218. Il décrit l'emplacement de Maiumas en la nommant Anthèdon. On rétablira.

¹⁸ Duncan Mackenzie, « The Port of Gaza and Excavations in Philistia », *pefqst*, 1918, p. 72-87.

¹⁹ A. Ovadiah, « Gaza Maiumas 1976 », *iej* 27, p. 176-178 ; « Gaza Maiumas », *RB* 84, 1987, p. 418-422.

Six campagnes de fouilles sur le site de Blakhiyah (1995-2005)²⁰ permettent de décrire Anthèdon mieux que les voyageurs et de proposer quelques repères historiques. L'endroit a été visité par Guérin et identifié par les Anglais²¹. Phythian-Adams visite en distinguant la falaise « el-Blakhiyah » (l'« acropole », notre site du Fer) de la ville basse au nord, « Tadun » ou « Tidah », argument de l'identification avec l'ancienne Anthèdon. Le domaine archéologique est étendu, 700 m sur 250 m, sans être assuré de sa largeur. Le site est aujourd'hui au cœur de la grande ville moderne de Gaza, à moitié scellé par le camp de réfugiés de Mukhayam esh-Shatteh. Au sud, et sous le camp des réfugiés, une colline signale un gisement massif : la forteresse du Fer que l'on peut faire remonter au viii^e s. BC., peut-être même avant. Au nord, la ville basse se devine, en dépit de l'ensablement, comme un grand quadrilatère

Le rempart de l'Âge du Fer - Blakhiyah

Les fouilles archéologiques ont commencé par un sondage sur l'étroit talus disponible entre la route de corniche du camp et la plage. Le tell en son entier échappe à la science. Il était urgent de sonder, au plus près du sommet du tell, la pente du site archéologique arrachée par la mer. Le tell culmine ici à presque 25 m et les tessons recueillis en surface dans les ruelles, datent des iii-iv^e s. ap. J.-C. Les engins de chantier qui ont tracé la corniche ont enlevé tout le niveau byzantin. Le sous-sol contenait les restes d'une puissante défense de terre crue, édifiée au plus près de la mer sur une escarpe rocheuse. Les restes de deux murs qui se recoupent à angle droit, forment l'angle d'une fortification. Le mur perpendiculaire à la mer a été décapé sur 26 m de longueur et atteint 6,50 m de largeur. Vers l'est, l'alignement du rempart est interrompu par un saillant de 6,30 x 1,60 m. Le mur parallèle à la mer n'a été découvert que sur 12 m de longueur. La façade externe ayant été rongée par l'érosion marine, son épaisseur originale est inconnue mais conservée sur 11 m. Le mode de construction est caractéristique des massifs de brique crue : la masse n'est presque jamais homogène et est constituée d'appareils indépendants les uns des autres mais imbriqués les uns dans les autres. Ils ont pour but d'améliorer l'élasticité de la construction et ils témoignent que les équipes de maçons travaillaient côte à côte : l'appareil de l'une vient s'appuyer à celui de l'autre. De plus, probablement pour des raisons d'économie, la masse du rempart n'est pas continue : elle comportait des caissons comblés de boules de terre à brique, noyées dans du sable. Ces boules sont comme des pains d'argile qui n'ont pas été formés par le moule adobe, ou d'anciennes briques

²⁰ Dès 1994, les recherches à Blakhiyah sont menées dans le cadre d'une mission de coopération archéologique franco-palestinienne. Nous remercions M. Hamdan Taha, directeur des Antiquités de Palestine pour son bienveillant patronage et M. Moain Sadeq, directeur du Bureau des Antiquités de Gaza et co-directeur de la mission archéologique qui a choisi le site ; nous sommes redevables de son active participation. MM. Alain Chambon, Ayman Hassounah et Yasser Matar ont co-dirigé le chantier.

²¹ M.V. Guérin, *Description de la Palestine*, T. ii, Judée, Paris, 1869, p. 219-221, décrit le site d'Anthèdon en nommant Maïuma. ; W.J. Phythian-Adams, « Reports on Soundings at Gaza, etc. », *PEFQst* 1923, p. 11-30

récupérées d'un bâtiment détruit. La technique vise à construire plus vite un ouvrage dont l'épaisseur compense la fragilité du matériau.

Le rempart montre trois ou quatre phases de construction. Le mur perpendiculaire à la mer est le plus ancien et témoigne de nombreuses restaurations ponctuelles, comme il convient à un ouvrage de terre crue. Le rempart parallèle à la mer a été édifié en deux fois mais avec le même module de briques, 52 x 27 cm. Il est possible que son édification à même l'aplomb de la falaise l'ait rendu trop vulnérable aux vagues de l'hiver et il aura été restauré plus en arrière. Enfin, la partie la plus haute constitue un ajout fondé sur l'écroulement du rempart ancien. Il s'agit donc d'une véritable reconstruction dans un module briques plus petites : 38 x 38 cm. L'endroit reconstruit pourrait n'être qu'une tour puisque la courtine parallèle à la mer manque.

Un des caissons dans la masse du rempart parallèle à la mer était comblé de jarres de rebut. Les poteries prises dans la construction signent la restructuration de l'ouvrage. Les tessons enduits à l'intérieur de chaux blanche attestent que les vases avaient servi à transporter du mortier. Les jarres sont de plusieurs types : celui qui est ventru, typique du sud palestinien, la « torpedo » à épaule angulaire du commerce phénicien, enfin le type à corps allongé, convexe et à épaule bombée (*sausage jar*). Ce dernier type offre un excellent repère chronologique : lui aussi phénicien, il est courant à la fin du viii^e s. av. J.-C. On peut donc avancer que la reconstruction du rempart en arrière de la plage est intervenue avant 700. L'édification de la défense doit par conséquent, se situer dans le cours du viii^e s. La proposition de jalons historiques n'est pas interdite. La seconde partie du viii^e s. est tissée sur la toile de fond de l'expansion de l'empire néo-assyrien, sous successivement Tiglath-phalazar iii (campagne jusqu'en Égypte, 734), Sargon ii (campagne contre la Philistie, 720), Sennacherib (701). Le début du vii^e s. est rythmé par les campagnes d'Asharhaddon : 679, 674, 671 et 669 et d'Ashurbanipal (663) qui voulaient abattre l'Égypte. Chaque action militaire a pu être l'occasion de restaurations de notre fortification.

Gaza et ses environs ne sont pas le seul endroit d'intérêt stratégique. Si les Néo-Assyriens ont voulu une place forte à la frontière de l'Égypte, ils l'auront établie de préférence sur la côte de Dayr al-Balah, proche du Wadi Ghazzah, où le grand site de Tell Ruqeish est défendu par un long rempart de terre crue, encore intact. Tiglath-phalazar iii s'était avancé jusqu'au « ruisseau de l'Égypte », identifié traditionnellement avec le Wadi al-Arish ; il n'est pas interdit d'y reconnaître le Wadi Ghazzah, naguère ruisseau pérenne, plutôt que le Wadi al-Arish, cours sans eau et assez avancé dans la zone désertique. Des auteurs ont identifié Ruqeish au « Port scellé des Égyptiens » que mentionnent les Annales de Khorsabad en 716 : « J'ai ouvert le port scellé d'Égypte, j'ai mêlé Assyriens et Égyptiens et fait du commerce avec eux ». On pourrait aussi placer le *karum* scellé des Égyptiens à Blakhiyah, qui répond mieux à la fonction commerciale de *karum* qu'à une vocation stratégique. Gaza était convoitée à des fins économiques au débouché du commerce arabe, sans être une véritable frontière géographique, laquelle s'impose plus loin dans les sables du Sinaï. La puissante défense de terre crue de Blakhiyah n'est pas forcément le rempart d'une ville qui aurait précédé Anthèdon. L'angle renforcé des deux murs put n'être que celui d'une forteresse établie pour protéger les transactions commerciales, liées à la mer. Si le fait

était avéré, nous aurions là un bon témoin au ^{viii} s. de l'exploitation des richesses de l'Arabie à partir de Gaza. Pour le savoir, il faudrait pouvoir fouiller sous le camp de réfugiés, actuellement inaccessible. Le *karun* n'est peut-être pas un site, mais une région fortifiée.

La ville basse - Anthèdon

Sur la côte, le *karum* néo-assyrien était déjà florissant au ^{viii} s. grâce aux échanges du grand commerce international. Il dut être phénicien et il a précédé le comptoir grec. Le comptoir de Blakhiyah a été grec dans la mesure où son lien avec la Béotie aurait été assez fort pour lui donner un nom grec. Il se compose alors d'un quartier domestique qui repose sur un ensablement complet de la défense du Fer, écroulée sur elle-même. Il a livré des milliers de tessons grecs et ioniens. Les plus anciens témoins, fragments à vernis et figures noirs, et coupes ioniennes « à bandes », doivent dater de 520. Ils mettent en parallèle notre comptoir et l'invasion de l'Égypte par Cambyse en 525. Les Achéménides ont alors développé Gaza comme la tête de pont de leurs campagnes égyptiennes. La région devint un centre économique de première force. Et nous savons que les Perses ont favorisé les échanges avec la Méditerranée par l'entremise des Phéniciens et Philistins. Le contact put être facilité par les mercenaires grecs enrôlés dans les armées de Cambyse et de Darius et séjournant à Gaza.

À 400 m au nord du quartier domestique, à la limite de la zone archéologique, ont été mises au jour les fondations d'un vaste entrepôt daté du ^v s. Installé pour être au plus proche des bateaux, il est tout de brique crue (de 40 x 40 x 12 cm) dans le même module que le quartier domestique. Avancé jusque sur la plage, le magasin ne mesure pas moins de 45 x 16 m et a été fondé sur le sable vierge, si l'on excepte des tombes d'enfants dans des jarres cypriotes qui avaient précédé de peu l'installation. Le magasin appartient au comptoir grec et l'on doit supposer que le nom d'Anthèdon lui alors est attaché. Nous en déduisons que, dans les ^{vi-v} s., les activités liées au mouvement des bateaux s'étaient développées en dehors de l'agglomération ; on y verra la naissance des quartiers maritimes dépendant de la vieille Gaza ; on pourra y voir les signes d'une société en gestation, suscitée par le re-déploiement du commerce par mer. Ne retenons que son établissement en marge de la ville. Le développement du quartier est difficile à établir car les égouts modernes, restés à ciel ouvert pendant l'occupation, ont ravagé les niveaux supérieurs ; de plus, une érosion marine, très agressive et nouvelle, emporte plusieurs mètres de côte chaque hiver.

La continuité n'exclut pas les ruptures. L'histoire a retenu qu'Alexandre, blessé et humilié par la résistance des Gaziotes, a détruit Gaza, massacré les hommes, vendu les femmes et les enfants. On doit supposer que la vengeance du prince avait aussi frappé la façade maritime de Gaza et qu'Anthèdon a été saccagée, à moins que le sac n'ait été perpétré d'abord puisque la tenue d'un siège exige que les environs de la ville assiégée soient réduits. Le passage d'Alexandre marque la fin d'une époque pour Gaza et Anthèdon. Les constructions qui suivent la conquête d'Alexandre utilisent la pierre pour la première fois dans la région. Ce sont de pauvres maçonneries en éclats de grès

marin, arrachés à la plage et liés au mortier de terre ; cependant un nouveau mode de construction accompagne un changement culturel que l'on fera, a priori, correspondre avec la mainmise des Ptolémées. Les premiers Ptolémées avaient soutenu Gaza pour de basses raisons économiques. Le meilleur témoin qui nous soit parvenu est celui des transactions de Zénon de Caunos (261-252) dont le témoignage atteste les liens commerciaux, privilégiés de l'Égypte avec toute la côte jusqu'à Sidon. Gaza tirait son avantage sur les autres ports syriens, de son approvisionnement en Arabie du Sud, laquelle troquait avec l'Inde. Cependant l'avantage ne dépendait que de la protection lagide car l'essentiel du marché était destiné à Alexandrie.

La conquête séleucide a causé une récession des transactions maritimes dans la région de Gaza. Les Ptolémées, qui ne voulaient rien devoir aux Séleucides, avaient détourné les convois vers l'Égypte par des voies plus méridionales. La clientèle syrienne traitait directement avec Pétra. L'isolement de Gaza se lit dans la chute du monnayage frappé dans la ville jusque dans la première moitié du second siècle²². Par ailleurs, la mainmise séleucide à partir de 200 avait entraîné une mutation profonde de la vie sociale de la Palestine : l'hellénisation, jusque-là en douceur, pénétrait soudain toutes les couches de la société, par le biais d'institutions désormais administrées en langue grecque. Retrouvés à Blakhiyah dans une fondation romaine, deux fragments non jointifs d'une inscription sur marbre méritent l'attention. Le petit fragment, éventuellement le début de l'inscription, mentionne (...)antio(...), qu'il faut lire comme partie d'Antiochos, l'un des Séleucides. Le grand fragment a rapport avec des taxes à verser éventuellement en or, et l'édit renvoie à un temps d'équilibre économique sinon de prospérité. Il n'est pas impossible de l'attribuer au règne d'Antiochos III Mégas (223-187) qui, après la conquête de 200, aurait convoité les bénéfices d'un port des Gaziotes encore riche. Sinon, il serait contemporain de la reprise postérieure à 150, sous les Antiochos vi, (145-142), vii (138-129) ou viii (121-96), mais de toute façon avant l'écrasement par Alexandre Jannée, en 100.

Des maisons aristocratiques – Lagides et Séleucides

Les fouilles de Blakhiyah ont mis au jour une maison aux murs peints dans le goût hellénistique. Elle présente un plan (20 x 17 m) répandu dans toute la Méditerranée, de chambres autour d'une cour centrale. Son histoire peut être mise en parallèle avec ce que l'on sait des principaux événements du second siècle. La maison est ancienne, elle s'apparente au premier style pompéien et se compare à l'architecture domestique,

²² U. Rappaport , « Gaza and Ascalon in the Persian and Hellenistic Period », *IEJ* 20, 1970, p. 78-9

hellénistique de Pella en Asie Mineure²³. Peut-on l'attribuer à l'extrême fin de la gestion ptolémaïque ? Le port n'avait pas encore perdu sa puissance et les négociants d'Anthèdon auraient mené un train à l'instar de leurs correspondants alexandrins, l'Égypte ayant contribué à la diffusion des modèles grecs. La réfection radicale de la maison serait contemporaine de l'inscription si l'on a accepté l'attribution à Antiochos vi. Dans ce cas, l'embellissement de la maison luxueuse pourrait être l'émanation de la culture séleucide quand l'hellénisation était de mise. L'édification de la maison doit pourtant remonter tout à la fin du iii^e s., sous les derniers Ptolémées, à la rigueur peu après 200, sous les Séleucides.

L'implantation de la maison aux murs peints peut nous aider à saisir l'évolution de la zone urbaine, littorale. D'abord, la maison n'est pas isolée, elle fait partie d'un quartier aristocratique dont on a repéré quelques éléments. Elle est liée au sud à des constructions moins soignées, peut-être dépendances d'autres résidences. Elle jouxte au nord, une grande place, large de 45 m, où un grand puits était l'occasion de rassemblement ; une seconde maison luxueuse borde l'autre côté de la place. Le quartier aristocratique s'est développé à l'est, éloigné de la plage et des activités portuaires, là où l'espace disponible le permettait, en bordure de la zone occupée par les installations commerciales. Le quartier s'étale aussi en contrebas et au nord de la citadelle du Fer. Son implantation manifeste l'extension de la ville en arrière de la mer et il est possible qu'à ce moment-là elle ait acquis le nom d'Anthèdon. La fouille sera complétée, mais il se pourrait que le quartier non enclos d'un mur donnait sur la campagne. On fera l'hypothèse que l'Anthèdon du iii^e s. n'était pas fortifiée et n'était pas une « ville » au sens couramment admis. On se souviendra que le rempart ne fait pas la ville et ne suffit pas à lui conférer un statut urbain. L'absence de rempart aurait, ici, signifié que les quartiers maritimes dépendaient encore de l'autorité et des institutions de la Vieille Gaza ; ils en constituaient au mieux un faubourg non fortifié. C'est pourquoi les quartiers maritimes ont fait les frais du sac de Jonathan, qui brûla « les faubourgs de Gaza » en 144 et qu'Alexandre Jannée les aura détruits pour préparer son siège. Les faubourgs de Gaza auraient atteint, à l'époque, l'importance d'une ville sans en avoir le statut : ils formaient ce que l'on appelle une « ville ouverte », vulnérable, c'est-à-dire sans appareil militaire.

La maison hellénistique a été détruite par un feu violent puis s'est effondrée sur elle-même. L'intérieur des chambres est encombré des plaques d'enduits peints, tombés. La partie haute des murs était de brique crue et la partie basse était constituée de beaux parpaings posés de chant, dans un appareil de carreaux et de boutisses alternées. Les murs ont été pillés surtout côté nord, on verra pourquoi, et parfois jusqu'aux sols. Les sols n'ont pu être fouillés et n'ont pas encore livré le mobilier attendu. Quelques jarres ont été cependant recueillies et restaurées. Une amphore de

²³ Je remercie Mme A.-M. Guimier-Sorbet de m'avoir fourni le bon parallèle de Pella : I. Akamatis, L. Lilimpaki-Akamati, *Pella and its Environs*, Tessalonique, 2003, p. 17-27, fig 18. Et Ietas (Monte Iato in Sicile) : Hansjörg Brm, *Studia Letina vii, Das Peristylhaus i von Iaitas : Wandung Bodendekorationen*, Lausanne, 2000 (non consultés).

Rhodes porte des estampilles que l'on a datées de l'an 152. La ruine de la maison ne lui est donc pas antérieure. Il est difficile de déterminer combien de temps une amphore peut-être conservée quand elle est remployée à des fins domestiques ; un laps de dix ans paraît raisonnable. Alors, la destruction de Jonathan en 144 pourrait signer l'incendie de la maison. On attendait d'une monnaie recueillie dans la cendre et sur le degré du portique, une information précieuse pour la chronologie. Si la monnaie a bien été identifiée comme venant de Sidè, en revanche elle n'a pas été datée avec précision²⁴.

Les deux remparts d'Anthèdon

La fouille de la maison peinte a entraîné l'élargissement du sondage puis la découverte d'un long mur de ville. Anthèdon eut donc son rempart. L'ouvrage a été dégagé sur 62 m de longueur et l'on en sait assez pour tirer quelques conclusions valables

²⁴ Je remercie vivement M. Matteo Campagnolo, du Musée d'Art et d'histoire de Genève pour l'interprétation de la monnaie. La note qui suit est de sa main.

Coins of Side, flourishing coastal city of Pamphylia, spread into Syro-Palestinian area and Egypt from the beginning of the 5th cent. B.C. Tetradrachms of Side are particularly well represented in late 4th to 2nd cent. hoards (*Coin Hoards vol. II*, London 1976 Nr 17, 81 ; *vol. VI*, London 1981, Nr 37 ; Henri Seyrig, « Monnaies hellénistiques », *Revue numismatique* T. VI/5 1963, p. 62; P. R. Franke *et al.*, *Side, Münzprägung...*, Saarbrücken 1989, p. 36-37), and as late as the middle of the 1st cent. B.C. (Margaret Thompson, Otto Mørkholm, Colin M. Kraay (edd.), *An Inventory of Greek Coin Hoards*, New York 1973, *passim* and part. Nr 1721).

The coin found in the Gaza excavation is a medium bronze denomination, of a type dated by the more recent available literature from the 1st cent. B.C. The archaeological evidence seems to require a date at the very beginning of the century, or in fact even earlier, to match the historical records of the area. This appears to be by no means impossible, because Side coinage has been dated more on stylistic ground than on sound archaeological and historical evidence (see Wolfram Weiser, "Ein Schatzfund pamphylich-pisidischer Bronzemünzen", *Revue suisse de numismatique* T. 61 1982, p. 31 f.).

Side (Pamphylia), bronze, 1st cent. B.C.

Obv. Helmeted head of Athena, right, in border of dots

Rev. : pomegranate [between C – I] in border of dots. (The coin type is much smaller than the diameter of the blank would require.)

Æ, 3.053 g, 16.75/14.80 mm, 360°

Compare Sylloge nummorum Graecorum, Sammlung von Aulock, 11. Heft, Berlin 1965, Nr 4805, 4808; Weiser, Nr 25-26; Sylloge nummorum Graecorum, France 3 Pamphylie..., Zurich 1994, Nr 759-771.

pour l'historien. Il se compose d'une courtine, de deux tours en saillie dont l'une est la tour d'une porte de ville. La petite tour oblitère un angle de la maison peinte. Le rempart est enfoncé dans une épaisse couche de sable stérile qui scelle complètement la destruction de la maison peinte et signale un abandon de l'habitat. Il est évident que la tranchée de fondation du rempart avait touché la maison peinte ; les murs ont été alors pillés pour édifier la défense ; le mur nord de la maison, arraché jusqu'aux sols, est en face de la porte de ville où sont remployés les blocs encore enduits du mortier des constructions plus anciennes.

La courtine, large de 2,40 m, possède une fondation de 3 à 10 assises de briques crues, selon la pente. Au niveau de la circulation extérieure, plusieurs assises de pierres récupérées sont posées sur deux lits de galets parallèles et larges de 0,75 m ; le cœur est bourré de briques bien posées. La partie supérieure de la courtine ayant été à son tour pillée à l'époque romaine, nous ne savons pas si la façade était en pierre sur toute sa hauteur ; un crépi de terre, de toute façon maquillait l'ensemble.

La petite tour, à une distance de presque 25 m où l'archer est efficace, devait protéger la porte de la ville. Sa base (8,50 m et 6 m de projection) est un volume plein, soigneusement comblé de briques crues et muni d'un massif de pierres renforçant la partie basse. Le renforcement en pierre de la base des courtines et des tours prévenait l'érosion des pluies, rendait les sapes plus difficiles ; enfin, trompait l'ennemi sur les qualités de la défense. De la porte de la ville, seule la tour méridionale encadrant le passage a été dégagée. Le front de porte a été repéré à 9,50 m en retrait, sans que le seuil enfoui sous une rue romaine, n'ait été atteint. La grande tour sud accuse une façade de 9,50 m et une projection de 13,10 m. Toujours en terre crue, la masse y compense la fragilité du matériau : en façade, le mur atteint 5,75 m d'épaisseur et les côtés, 2,75 m. Deux blocs de calcaire, arrachés d'un monument plus ancien, restent en place attestant que la façade de l'ouvrage montrait un appareil soigné. L'intérieur de la tour possède une grande pavée de carreaux de briques crues et des murs enduits d'un fin mortier décoré d'un faux appareil d'orthostates et d'une assise isodome, décor gravé, souligné de rouge. La porte monumentale ouvre à l'intérieur des terres, vers la Vieille Gaza. Les remparts de la Gaza médiévale sont aujourd'hui démolis, mais on se souvient encore qu'une des portes de Gaza, celle au nord-ouest, s'appelait la Porte de Blakhiyah.

Il n'est pas facile de dater cet important système de défense, probablement le premier dont a bénéficié Anthèdon. La chambre intérieure de la tour méridionale de la Porte de ville n'a pas encore livré de mobilier. Le remplissage contenait quelques tessons peu significatifs qui, à la rigueur, signaleraient la destruction ; et quelques monnaies à l'étude qui renvoient aussi au temps de l'abandon. Selon la stratigraphie et les données historiques proposées pour la ruine de la maison, l'édification du mur ne saurait être antérieure à 144 (Jonathan) ; elle est plus probable après 100 (Alexandre Jannée) : car plusieurs dizaines d'années ont dû être nécessaires pour accumuler le mètre et demi de sable qui, en épaisseur, sépare la maison ruinée du sol d'occupation du rempart. Il est alors plus logique de rapprocher l'ouvrage de la restauration de Gabinius, après 57. Deux monnaies déjà lisibles, prises dans le comblement de la tour, permettent de préciser sa mise hors d'usage : l'une émise sous Hé-

rode le Grand (37-4), la seconde sous le procurateur de la Judée, Valerius Gratus (15-26 ap. J.-C.). Il faut en conclure que l'éboulement n'a pu intervenir avant 26 de notre ère. Quelques indices font croire que le mur n'a pas été détruit mais qu'il a été désaffecté. Contre le rempart, la fondation de maisons romaines, *intra muros*, a tranché le massif de son éboulement. La masse du rempart a donc été respectée même en son état d'abandon.

La porte romaine a la même position que la porte hellénistique, mais décalée de 25 m vers l'est. Cela signifie que la voie d'accès de Gaza vers Anthèdon s'était maintenue. La porte toute en pierre, compte trois baies. Celle du milieu, plus large, est le passage des charrettes. Elle ouvre sur une rue large de 8 m, bordée de chaque côté par des portiques couverts. Le chantier avait découvert en 1995 un vaste établissement public associé à la porte, grand espace libre, limité par le rempart romain déjà dégagé sur 120 m²⁵. Des indices permettent d'en placer l'entrée à partir de la rue à portiques : il peut s'agir d'une caserne ou d'un *macellum*, le marché. Nous voyons se dessiner l'Anthèdon du début de l'ère, inscrite dans un nouveau plan d'urbanisme débordant la limite de l'Anthèdon hellénistique. Si l'abandon du rempart romain a pu être assigné dans la première moitié du iv^e s. ap. J.-C., nous ne savons rien de la date de sa construction. Cependant les maisons romaines que l'on vient de mentionner offrent quelques repères chronologiques. Leur installation suit, comme on l'a dit, l'abandon du rempart hellénistique pendant le règne d'Hérode le Grand. Nous pouvons faire s'enchaîner la désaffectation du système hellénistique avec la fondation du système romain. Le démantèlement du premier fut la cause du pillage des pierres nécessaires à l'édification du second. Le quartier domestique que forment les maisons romaines pourrait bien être hors les murs comme à l'époque précédente. L'éboulement d'un niveau sous-jacent a livré des fragments d'assiettes nabatéennes peintes du début du i^{er} s. ap. J.-C. Le lotissement aurait été établi avant 50 avant notre ère et correspondrait bien avec l'ordre de Gabinius en 57, de reconstruire Gaza. L'occupation serait alors continue.

Le statut urbain d'Anthèdon et la Gaza désertée

Le statut urbain d'Anthèdon demeure indécis dans son histoire. À partir de quel moment a-t-elle acquis le statut de ville ? Quand Hérode l'a nommée Agrippias pour flatter le chef de l'armée d'Auguste, Marcus Agrippa, elle avait dû bénéficier déjà d'une promotion urbaine. Le rempart hellénistique tardif prouve qu'elle avait acquis, au moins à ce moment-là, une autonomie qui resterait à définir puisque les sources

²⁵ W. Godlewski, directeur du Musée National de Varsovie, a dirigé le chantier jusqu'en 1997. Son interprétation de l'établissement public a été modifiée par la mise au jour de la porte de ville à trois passages : le « long mur de l'établissement » est bien le rempart romain attaché à la porte.

ne disent rien de l'émancipation de la tutelle de Gaza. Le statut urbain donnait le droit de battre monnaie. Or, il est vraisemblable qu'Anthèdon n'a pas émis avant les Sévère, bien que les fouilles à venir puissent un jour modifier ce point de vue : Gabinius après 57 avait favorisé les villes de Palestine par des avantages et l'ère de Gaza avait commencé en 62 av. J.-C. Il est probable que les Romains avaient favorisé la façade maritime de Gaza, Maïuma et Anthèdon au détriment de la vieille Gaza. Créer de nouvelles villes aidait à la restructuration d'une société qui leur était plus favorable, par le biais d'instances politiques sous contrôle et le développement d'une économie régionale. Les quartiers maritimes alors devenus le centre économique de la place ont pu, dans leur sillage, entraîner le déplacement des institutions politiques.

Gaza est souvent nommée déserte (*erèmos* ou *deserta*) par les auteurs anciens qui ont contribué à forger la légende d'une ville rasée puis refondée ailleurs²⁶. Dans la question de la *Gaza deserta*, les sources antiques ont insisté sur la destruction complète de la ville de Gaza, son déplacement et sa reconstruction ailleurs, sans que nul d'entre eux n'esquisse les raisons d'un événement aussi considérable. Certains l'ont située à 8 km au sud, à Tell al-Ajjul, d'autres à 5 km au nord à l'emplacement de Jabaliyah. Les deux options tombent quand l'archéologie n'a décelé aucun gisement hellénistique d'envergure sur les deux sites présumés. Les chercheurs aujourd'hui s'accordent pour accepter l'irréalité du déplacement. Ils préfèrent voir dans les formules grecques qui avaient cours à l'époque, *Palai Gaza*, la Vieille Gaza et *Nea Gaza*, la Nouvelle Gaza, une opposition entre la vieille ville et les quartiers de la côte en plein essor. Que ces quartiers soient devenus des villes autonomes et le moteur de la vie urbaine explique que *deserta* ait été appliqué à la vieille Gaza, alors délaissée par son gouvernement. Dans *deserta*, il ne faut pas entendre qu'elle fut abandonnée par ses habitants comme on l'a cru, mais que les institutions civiques avaient quitté Gaza au profit des quartiers de la côte.

Nous avons vu que Maïuma et Anthèdon, à un moment de leur histoire, avaient été dotées de murs de ville. Elles avaient donc joui d'une promotion civique. Les instances urbaines, après avoir obtenu l'aval d'un pouvoir centralisé, finançaient et réalisaient les remparts. La quantité de matériaux nécessaires encourageait à démanteler les ouvrages plus anciens. Les murs de la maison aux murs peints ont été pillés pour édifier le rempart hellénistique tardif. Lequel a été pillé à son tour pour construire le rempart romain ; on y retrouve çà et là des parpaings aux enduits colorés de rouge ou de jaune.

Le rempart d'une ville a plusieurs fonctions qui se combinent : le rôle défensif n'est pas toujours évident et il vaudrait mieux dire rôle de protection. Les villes qui s'étaient enrichies du commerce avec leurs *emporia*, se protégeaient plus des pillards que des armées avec leurs machines de siège. Gaza est aux confins du désert où circulaient des tribus turbulentes. Les courtines n'étaient pas conçues pour arrêter des

²⁶ W.J. Phytian-Adams, « The Problem of 'Deserted Gaza' », *pefjst* 1923, p. 30-36 ;

armées. Cela explique la faiblesse de certains ouvrages tardifs et le peu d'épaisseur de certaines courtines surprend. À Blakhiyah, le retour de l'enceinte romaine vers l'ouest à partir de la porte, n'a que de 75 cm d'épaisseur et n'est que le mur du fond du portique sud de la rue romaine. Le projet romain de l'enceinte fut un projet inachevé. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Le rempart joue un rôle de prestige aussi : une ville se dotait de portes et de remparts pour manifester sa promotion politique et « un supplément de dignité » civique²⁷. Un rôle juridique enfin puisque la législation, en certains domaines, distinguait entre communauté urbaine et domaine agricole. Il était alors nécessaire de délimiter matériellement les deux zones où s'appliquait différemment le droit.

La Vieille Gaza aurait perdu de sa dignité civique alors privée d'une partie de ses institutions et l'épithète *deserta* peut être entendue comme une moquerie par ceux-là mêmes qui l'avaient affaiblie. Il faut cependant croire que l'antique cité avait conservé sa suprématie dans les institutions religieuses. On n'exile pas facilement la résidence des dieux. Il fallut peut-être attendre Hadrien pour redresser la réputation de l'antique cité dont la construction du Marneion en est peut-être le signe le plus saillant : les institutions religieuses y avaient conservé longtemps leur enracinement qui explique l'acharnement de Porphyre de Gaza à les détruire.

J.B. Humbert, Ecole biblique et archéologique française
Ayman Hassoune, Service des Antiquités de Palestine

²⁷ On consultera : René Rebuffat, « Les fortifications urbaines du monde romain », in les actes du colloque édité par P. Leriche et H. Trésiny, *La fortification dans l'histoire du monde grec*, cnrs Paris, 1986.